

B U L L E T I N  
N° 175

=====

IL FAUT AVOIR LE COURAGE

Il faut avoir le courage de dire "oui" à la Section "S", qui a magistralement préparé le Congrès 1980, malgré ses effectifs restreints, grâce au dévouement d'une excellente équipe pour laquelle notre présence massive sera la récompense.

Il faut avoir le courage de dominer "l'atteinte des ans", qui blanchit certaines de nos têtes parce que le plaisir de revoir des compagnons de l'ardente Victoire est d'essence supérieure et source intarissable d'amitié réciproque.

Il faut avoir le courage de communier avec nos camarades de la méritoire clandestinité et de l'éblouissante Libération d'un esclavage morne et mortel, parce que nous demeurons indéfectiblement attachés à notre terre et à notre Patrie, à notre honneur et à notre Histoire.

Il faut avoir le courage de se tourner vers l'avenir, afin qu'il soit plus clair que ne l'annoncent les prophètes et plus enthousiasmant que notre passé, dont seuls doivent subsister les souvenirs glorieux, que nous avons forgés ensemble.

Il faut avoir le courage d'être simple, généreux, tolérant, gai et heureux, afin de tendre une main largement ouverte vers l'autre qui nous attend pour oublier ses propres misères et conserver ensuite intacte en son coeur cette immense joie de vivre que nous lui aurons donnée.

Paul MEYER

CARNET NOIR

Nous faisons part du décès de l'ancien de la Brigade / Marcel GSCHICKT / , Brigadier-Chef de la Police d'Etat en retraite (104 rue Principale à Ernolsheim), en date du 26 novembre 1979 à l'âge de 79 ans. Il avait servi dans les rangs de la Compagnie Iéna (Bataillon Metz) après avoir rejoint le maquis Pleis le 6 juin 1944 avec ses camarades de l'équipe du Lieutenant Hahn, policiers de Strasbourg restés à Toulouse. Nos camarades Thielen et Argence ont assisté à son enterrement le 29 novembre pour saluer sa dépouille et présenter les condoléances à la famille éprouvée. Les Anciens de la BAL s'associent à ce geste envers ce camarade qui n'avait pas adhéré à l'Amicale.

\*

Le Président National Honoraire, René DOPFF, nous a fait part du décès survenu le 17 février 1980, du Lt / Octave LANDWERLIN / libraire à Strasbourg (2 rue des Frères). Le défunt a attaché son nom aux origines savoyardes du Bataillon Mulhouse, dont il a tracé l'historique. Nous présentons à ses amis nos plus sincères condoléances.

DISTINCTIONS

Dans les dernières promotions de Médaille Militaire, nous avons appris avec plaisir celle de notre camarade Vincent De ANGELIS, Ancien de la Cie Valmy, membre de la Section M, résidant à Longwy (39 avenue André Malraux). La presse du 14 janvier 1980 écrivait : "... Monsieur Vincent De ANGELIS s'est engagé en 1941 dans l'Artillerie coloniale au 10ème Régiment. En 1943, il a été déporté en Tchécoslovaquie et il s'est évadé en 1944. Il a fait partie de la Brigade Alsace-Lorraine à Besançon sous les ordres du Colonel Berger, plus connu sous le nom d'André MALRAUX. Il a pris part aux campagnes d'Alsace et d'Allemagne. Monsieur De ANGELIS est titulaire de la Croix de Guerre avec deux citations. Il a été démobilisé en 1946 avec le grade de Sergent-Chef..."

La Section M et l'Amicale tiennent à lui adresser leurs sincères félicitations.

\*

Le Docteur Marc OFFENSTEIN de Dannemarie a été élu Vice-Président du Conseil de l'Ordre des Médecins du Haut-Rhin. Très vives et amicales félicitations.

DES NOUVELLES

Nous relevons grâce aux indications du Vice-Président DEDOYARD dans "TAM" le magazine des armées d'aujourd'hui, N° 383 du 08.11.1979, "l'Adieu aux armes du Général de Division LEHN".

"A l'occasion des adieux aux armes du Général de Division LEHN, Directeur Central des Transmissions, une prise d'armes, présidée par le Général d'Armée LAGARDE, Chef d'Etat-Major de l'armée de terre, s'est déroulée le 12 octobre au fort du Mont-Valérien.

De nombreux officiers généraux, titulaires des postes les plus importants dans la hiérarchie de l'armée de terre, les généraux inspecteurs et directeurs des armes et services, avaient tenu, par leur présence, à manifester leur sympathie au Général LEHN, arrivé au terme d'une longue carrière de quarante années consacrées au service du pays."

"Après avoir fait au Général LEHN l'honneur de lui laisser passer une dernière fois en revue les détachements des unités de transmissions venus de leurs diverses garnisons, le Général d'Armée LAGARDE donna lui-même lecture de son ordre du jour N° 81, rappelant les étapes qui conduisirent le Général LEHN à servir successivement à la Brigade Alsace-Lorraine d'André MALRAUX, en Algérie dans une unité aéroportée, puis au Maroc, notamment à la tête d'une compagnie du 41ème R.T., au 57ème B.T. de Mulhouse et enfin au 8ème R.T. comme Chef de Corps avant de devenir Directeur-Adjoint des transmissions en 1971 et Directeur Central en 1975..."

Nos meilleurs voeux d'excellente et longue retraite à notre camarade "le Lieutenant LEHN".

\*

De Mururoa -Polynésie Française- notre camarade le Major PERNY Robert (S.P. 69.590/A) écrit le 11 février 1980 : "Absent de France depuis un an, sur un atoll du Pacifique, où nous sommes très irrégulièrement en possession du courrier, je présente, très en retard mais de tout mon coeur, mes meilleurs voeux pour notre chère Amicale. Rentrant au cours de l'été, je ne manquerai pas d'assister à une réunion, si possible. Je serai à la retraite dans un an..."

ADRESSES

BENTZ Henri - Belaygue - LA GONTERIE BOULOUNEIX - 24310 BRANTOME  
 BERTRY André (Mme) - 2 rue de Tunis - 24000 PERIGUEUX  
 BIJON Claude - 2 square Robiac - 75007 PARIS  
 BRAUER Paul - 5 rue des Dahlias - 67400 ILLKIRCH GRAFFENSTADEN  
 CHARBONNIER René - Route de Bordeaux - La Prunerie - MARSAC - 24430 RAZAC SUR L'ISLE  
 DEWAGUET - 61 Route Burckel - 67400 ILLKIRCH GRAFFENSTADEN  
 DU CHATELLE RESIE Gérard - 70140 PESMES  
 EYTIER Marcel - A la Coupelle - 24310 BRANTOME  
 FRANTZ Charles - Impasse des Roses - FONTENILLES - 31470 ST LYS  
 HAHN Charles - 31 rue Albert Martin - 24000 PERIGUEUX  
 INNOCENTI Henri - 40 rue Dominique Clos - 31300 TOULOUSE  
 INTESSE Albert - 11 avenue de Normandie - 67100 STRASBOURG  
 LACROIX Jean (Lt Col.) - Résidence du Castillet - Esc. G - App. 129 - Rue P. Dupont  
 MAZIERE Adrien - Place Dr Duvignaud - 24310 BRANTOME 66000 PERPIGNAN  
 NABOULET Camille - 1 rue Georges Saumande - 24310 BRANTOME  
 NEUVILLE Jean (Mme) - 56 rue Aubarède - 24000 PERIGUEUX  
 PICARD René - 8 rue des Aravis - 74000 ANNECY  
 SCHNEIDER Maxime (Dr) - La Lézardière - 571 Chemin des Bonnes Herbes - 83200 TOULON  
 VILLATTE Claude - La Bégude - 37 av. C. Besset - 06800 CAGNES S/MER MONTSERRAT

1 9 8 0

Nous transmettons les meilleurs souhaits de bonheur et de paix pour 1979 de la part des Anciens de la BAL dont les noms suivent :

Le Président d'Honneur le Général d'Armée P.E. JACQUOT, les Présidents Honoraires Antoine DIENER-ANCEL, René DOPFF, Bernard METZ, le Président actif Gustave HOUVER, les Vice-Présidents Roger DEDOYARD et Camille MARING, les Présidents Henri BENTZ, Julien CHILLES, Paul MEYER, Pierre PILLOT, Jacques PORCHER, Georges TESSIER, François STEPHAN et GEORGES THONY, Mesdames Benjamin COLLAINE, Ghislaine GAUBERT, Xavier SCHREIBER et Robert VENTURELLI, Messieurs François BALDENSPERGER, Noël BALOUT, Claude BIJON, Jean BITSCHENE, Julien BLAES, René BOCH, Mgr Pierre BOCKEL, André BORD, René BRULLARD, Jean-Pierre BURGER, Ernest CORBIN, René DENZER, Georges DORIGNY, Léon DUBOURG, Gérard DU CHATELLE RESIE, Paul ERNST, René GERBERT, Godefroy GERHARDS, Joseph GROTZINGER, Michel HOLL, Patrice HOVALD, Henri INNOCENTI, Dr André JACOB, Pierre JAEGER, Auguste KOPF, Jean LACROIX, Hugues LAMBERT, Julien LIBOLD, André LUTRINGER, René MARTIN, Marcel MULLER, Dr Marc OFFENSTEIN, Marcel PICARD, René PICARD, Jean PUYPELAT, Marcel SAMSON, Georges SCHMITT, Maxime SCHNEIDER, Jean SEGER, Marcel SION, Guillaume THIELEN, André THIRION, Gaston WINLEN, Raymond WINTER, Henri MAROTEL.

Il y a certainement des oublis. Que les intéressés nous les pardonnent, mais passent tout particulièrement une excellente année !

Nous formons les meilleurs voeux de rétablissement à Paul KESSLER (rue de l'Epargne - 68400 RIEDISHEIM) et tous ceux qui ont une santé éprouvée.

NOUS AVONS LU POUR VOUSI. "CE QUI EST IMMORTELL..."

de l'Académicien Maurice DRUON  
(à la suite d'une conférence faite au Collège André Malraux  
Rue Saint Ferdinand à Paris)

- Extraits -

"De ceux qui connurent André MALRAUX avant 1939, cette date charnière de notre siècle, le bataillon devient clairsemé.

J'ai le privilège, par une rencontre brève et fortuite, d'appartenir à ce petit nombre. Mais le bref et le fortuit, avec un tel homme que MALRAUX, compte beaucoup plus que l'installé ou le préparé avec la plupart de nos semblables. Et fortuit est-il même le mot qui convient ? Tout ce qui est relatif à MALRAUX, voire la simple approche des êtres autour de lui, appartient au destin et non au hasard.

Je fus, dans l'été de 1939, quelques jours avant que n'éclate la Seconde Guerre Mondiale, des quelques invités qui eurent la chance d'assister, dans une salle des Champs-Élysées, à la première projection privée du film qu'il avait tiré de son livre l'Espoir, film qui était alors interdit de diffusion publique.

Après quarante ans, je revois, j'entends, à la sortie de la salle, sous le soleil qui brûlait l'avenue - et je pourrais, si j'avais autant d'imagination mnésique que MALRAUX, reconstituer le dialogue -, je revois, entouré d'émotion, de curiosité et d'éloges, cet homme de trente-huit ans mais que sa minceur faisait paraître bien plus jeune, au visage dont on ne pouvait savoir s'il était archangélique ou luciférien, un archange avec des vertiges de chute, au corps parcouru de trémulations électriques, personnage déjà célèbre, et inquiétant, parce qu'il possédait non seulement l'art de dire mais aussi l'art de voir, et non seulement le talent visionnaire, mais aussi le don de l'action..."

..."Il y a chez MALRAUX une sorte d'observateur aérien de l'humanité, dans ses siècles passés comme dans son présent, un archange noir attifé de lainages et de parties d'uniformes, courbé dans une cage de tôle volante et qui scrute, la mèche sur l'oeil, parmi des bouquets de mitraille, ce qui se passe en bas.

Homme d'angoisse et de courage, il aura été présent dans tous les orages de notre temps, pendant un demi-siècle, présent partout, intellectuellement et physiquement. Et planétairement présent. Il aura été l'un des premiers planétaires, un des premiers à percevoir le rétrécissement du globe et l'unité des problèmes qui se posent désormais à l'humanité.

On ne voit pas dans son hérité de signe apparent de prédestination à jouer le rôle qui fut le sien, ni non plus de prédestination de milieu. On ne distingue pas en lui l'empreinte évidente d'ancêtres qui l'eussent génétiquement désigné, non plus que l'imprégnation de ce fameux milieu socio-culturel dont les idéologues contemporains font tant de cas.

On dirait plutôt qu'un compte-gouttes céleste a laissé, à l'heure de sa conception, tomber sur lui la molécule du génie.

De son enfance, il aura peu parlé.

Presque tous les écrivains que je connais aiment leur enfance ; "je déteste la mienne", a-t-il écrit dans ses Antimémoires. Sentiment fort inhabituel, et sur lequel il a, ailleurs, insisté. "Je n'ai pas eu d'enfance".

Son enfance ne lui a pas plu. Fait-il partie de ces enfants nombreux, qui auraient souhaité naître dans une autre famille ? Cela arrive, et puis cela s'arrange. Avec lui, cela ne s'est pas arrangé. Avoir des parents divorcés n'est pas une chose exceptionnelle, non plus que de grandir, en banlieue, dans une boutique de petit commerce, entre une mère, une tante, une grand-mère attentives et possessives. Beaucoup de tempéraments s'en fussent accommodés ; pas le sien. Il dut y avoir, à quelque moment, une blessure, et je songe à cette parole d'André Maurois : "Une âme qui a été une fois blessée ne peut plus être rassurée que par des triomphes".

Et puis quoi ? MALRAUX était fait pour être adulte, et les autres âges de la vie lui convenaient peu : des obligations biologiques mal compatibles avec la parcelle tombée du compte-gouttes céleste.

Ses études ? Mauvaises et inachevées. Je n'irai pas, sur ce point, proposer MALRAUX en exemple. Alexandre Dumas, pendant qu'il écrivait, avait l'habitude de se coiffer d'une calotte de zouave. Il n'en faut pas déduire que si l'on se met une calotte de zouave sur la tête on deviendra forcément Alexandre Dumas. De la même manière, ce n'est pas parce qu'on est dépourvu du baccalauréat qu'on est promis à devenir André MALRAUX. Le compte-gouttes est avare, et il ne faut pas prendre pour prédestination les similitudes secondaires ou négatives qu'on peut avoir avec les hommes de génie.

D'autant plus que l'éloignement de la voie universitaire n'était pas, chez MALRAUX, conséquence de l'inaptitude ou de la paresse ; il était commandé par l'impatience. Or chaque impatient n'est pas MALRAUX qui, avec une furieuse fringale de connaissance, continua par lui-même ses études ; et devint en quelque sorte un autodidacte encyclopédique.

Peut-être est-ce cette formation personnelle et volontaire qui fit qu'il prit toujours la culture au sérieux..."

..."Trop jeune d'un an pour avoir pu prendre part à la Première Guerre Mondiale, il fera ensuite autant de guerres qu'il en pourra trouver sur sa route. Et il meublera les entre-guerres avec l'aventure, qu'il commence par aller chercher à l'autre bout du monde, en Extrême-Orient. Il y lance un journal, qui finira mal, une expédition archéologique qui finira plus mal encore..."

..."MALRAUX, en ce temps-là (1933), était révolutionnaire, ou, pour mieux dire, sa vocation d'annunziesque pour l'héroïsme s'était rencontrée avec la révolution. Il est l'ami des grands chefs communistes internationaux de l'époque. Il est acclamé dans les meetings ; il voyage pour la cause de l'Internationale révolutionnaire..."

..."Il y avait gros à parier que MALRAUX prendrait, à un moment ou à un autre, ses distances avec la révolution communiste. Car il avait le tempérament du héros, non celui du militant docile que le marxisme exige.

La guerre de 1939-1945, l'occupation de la France, l'oppression nazie, la terre enchaînée, le peuple souffrant, vont faire découvrir à MALRAUX le révolutionnaire, à MALRAUX l'internationaliste, le sentiment aigu, charnel, de la patrie.

Combattant de l'ombre devenu le Colonel Berger des maquis de Dordogne, combattant de la lumière redevenu le Colonel Malraux de la Brigade Alsace-Lorraine, il parcourt le long chemin qui conduit le pays de la servitude à la liberté et de l'abaissement à la gloire. La mort, qui a commencé d'être sa compagne la plus constante ne s'éloigne jamais de lui, l'attend au détour du bois ou au sommet du coteau, lui fait signe, laisse traîner sur la route son écharpe de ténèbres, emporte son compagnon auprès de lui, pour qu'il sache qu'elle est là. Et lui converse avec elle, inlassablement.

J'ai vu peu de spectacles aussi saisissants que celui, quelque part du côté du Rhin, des officiers d'état-major d'une division blindée formant un cercle autour de MALRAUX, lyrique et agité, qui dissertait de la guerre et de la mort, et le regardant, stupéfaits, comme une fusée humaine qui leur serait tombée entre les pieds.

Vient la Libération et la rencontre avec De Gaulle, c'est-à-dire le dialogue avec la grandeur. Du premier coup d'oeil, il se sont reconnus, l'homme d'Etat génial, l'écrivain génial, le forgeron de l'Histoire et le forgeron de mythes. De grands rassemblements populaires, qui voulaient unir le pays libéré, en traversées de déserts, tandis que le pays s'abandonne aux maléfices démagogiques, il ne se quitteront plus. Et ce sera, après 1958, après un autre sursaut, MALRAUX ministre, MALRAUX pendant onze ans assis au Conseil à la droite de De Gaulle, MALRAUX, prototype historique de l'intellectuel à la recherche du Prince, et qui l'a trouvé..."

... "MALRAUX cessa de penser le 22 novembre 1976, jour anniversaire de la naissance de De Gaulle, Génie oui, MALRAUX, mais plus fulgurant que continu. Il procédait par éclairs, souvent surgis de sulfureuses fumées. Il n'est pas, comme Goethe ou Valéry, un de ces esprits qui diffusent constamment et souverainement une lumière égale. Il a fait des déchirures dans les ténèbres ; et l'art fut son chemin d'approche du divin. Il était un regard incomparable, et de ce fait son apport de conscience est immense. Alors que les yeux, chez la plupart des hommes, rapetissent avec l'âge, les siens s'étaient agrandis jusqu'à manger tout le masque. Il a dit un jour : "Ce qui est immortel ne l'est pas devenu par hasard."

Maurice DRUON de l'Académie Française  
(Réf. "Revue des deux Mondes" - Juillet 78  
Transmis par P. JAEGER)

\* \*

## II. " N O T R E M A L R A U X "

Ceux qui furent à Strasbourg le 15 février 1976 se souviendront sans peine de deux jeunes gens que la similitude de gestes recherchée et une certaine résonance parlée rapprochaient d'André MALRAUX. Philippe et François De Saint-Cheron sont les auteurs d'un volume de quelques deux cents pages publié chez Albin Michel fin 1979 consacré au grand disparu.

Ce livre "raconte ce que personne n'a raconté, ce que peu de gens ont vu ou su"... Il a été écrit par "des attentifs, gentils, questionneurs, fureteurs, les yeux dans tous les coins, les mains sur tous les livres... Il y a beaucoup de vrai dans ce livre. De vrai sur MALRAUX, mais un MALRAUX doublé, interprété, par de talentueux personnificateurs". (tiré de la préface de Pierre Emmanuel)

Il s'agit d'un témoignage : "Celui que la chance d'avoir connu MALRAUX au soir de sa journée terrestre nous autorise à apporter... vu de Verrière-le-Buisson à Chartres... le dernier MALRAUX, calme mais nourrissant toujours contre toute servitude la même poignante rébellion", lit-on sur le dos de la couverture.

\*

Il est indéniable que l'épopée malrusienne de la Brigade Alsace-Lorraine a marqué la vie de l'auteur de tant de livres célèbres qui suivirent "l'Espoir", au point qu'on en retrouve la trace dans "Notre Malraux". En effet, le "Colonel Berger" - MALRAUX n'a porté ce pseudonyme qu'au maquis et à la Brigade - est ainsi appelé quatre fois en pages 26, 42, 68 et 74.

Lisons ensemble des lignes plus directes apparaissant en page 134 :

*"En 1972, après la mort du Général De Gaulle, les anciens de la Brigade Alsace-Lorraine lui demandèrent de parler, en leur nom, pour leur vingt-huitième anniversaire. Certains attendaient-ils qu'André MALRAUX fit un discours politique ? Mais il l'avait préparé à l'attention des enfants des survivants et des morts. Et, dès les premiers mots qu'aucune édition n'a retenus : "Vous avez retrouvé le grand écho qui semblait monter des chênes, à propos des morts,*

*"Etendus sur la terre à la face de Dieu  
Et si leurs yeux s'ouvraient, ils verraient le ciel bleu..."*

*"Deux ans plus tard, à Crèteil, il s'adresse de nouveau à des enfants. Ceux qui fleurirent à Dannemarie les tombes des maquisards, où leur maîtresse les avait conduits..."*

"En 1973, ce fut autre chose. Pour le trentième anniversaire des maquis, André MALRAUX savait qu'il devrait prononcer un discours. C'était en août. Le mois d'avant, il avait inauguré l'exposition "André MALRAUX et le Musée imaginaire" à la Fondation Maegt de Saint-Paul-de-Vence, dressée sur les collines de Provence dans le crisserment des grillons, les dégringolades de bougainvillées, et jusqu'à la mer, le chant soyeux des sources. Après réflexion, il opta pour les Glières. Pas facile de célébrer un maquis dont tous moururent. En attendant qu'il se reforme. A Créteil, il dira : "Il existe un maquis symbolique de tous les maquis de France. Le premier attaqué par une division d'élite, l'aviation et les chars, il eut le grand honneur d'être le premier exterminé. Pas pour toujours. C'est-, vous le savez, le maquis des Glières. L'année dernière, on y a rendu hommage à ses morts, à tous ses compagnons inconnus". Pas pour toujours...

"Mais son épopée des Glières ne concernait pas seulement la France, et il y chuchotera dans le vent : "Peu important vos noms, que nul ne saura jamais. Ici nous vous appelions la France. Et, quand vous étiez espagnols, nous vous appelions l'Ebre, du nom de votre dernière bataille." Une fois de plus, l'Espagne de la République était présente. Et c'était la première fois qu'il commença de parler, disant : "Je parle en mémoire du Général De Gaulle, pour les survivants et pour les morts." Ce qu'il faisait avait la majesté sévère de la descente de la montagne à bras d'homme dans Espoir ou du rapprochement des deux portraits de Takanobu qu'il avait souhaité lors de son dernier voyage au Japon : l'austère majesté d'un Dreyer baroque.

"Aujourd'hui, sur le monument de Gilioli enraciné au milieu du "cirque géant des Glières" et élevé vers le ciel à la mémoire des martyrs de la Résistance, est gravée l'inscription des Thermopyles de Simonide de Céos, modifiée pour son discours par André MALRAUX : "Passant, va dire à la France - Que ceux qui sont tombés ici sont morts selon son coeur..." Tous les ans, la neige obstrue la seule route qui conduit au plateau. Attendons la fonte des neiges.

"Nous étions à Verrière le jour où Emile Gilioli est venu chercher les maquettes d'une médaille à l'effigie d'André MALRAUX. C'était en février 1976. Dans son oraison funèbre, MALRAUX avait salué le "grand oiseau blanc de Gilioli".

"Il s'agissait de la médaille que lui avait commandée la Monnaie. Cette pièce fut gravée, quelques mois avant la mort d'André MALRAUX. Peu après, Gilioli mourait. Nous le retrouverons si nous pèrégrinons vers ce plateau. Alors, au plus loin, nous apercevrons ce symbole de la paix recouverte. Cet oiseau est frère de la Main de Paix que Le Corbusier eût rêvé voir au sommet du plus important monument de Chandigarh, dans l'Inde." (P. 134-137)

\*

Notre aumônier catholique Monseigneur Pierre Rockel est bien connu des auteurs de "Notre Malraux". On trouve en effet son nom aux pages 19, 47, 50, 64, 151, 165 et 195...

"Souvenons-nous du Père Rockel : "Dieu me roncontraît et me parlait au travers de MALRAUX l'agnostique" (P. 80)

-----

A Saint-Louis-des-Invalides, le 23 janvier 1977, le Père Bockel célèbre une messe à la mémoire d'André MALRAUX. L'ordre de la libération, les proches, amis et fidèles. Au-dessus de l'assistance, la garde veille, horizontale, des oriflammes roulées à leur hampe.

"Lazare est mort une seconde fois, André MALRAUX aussi... De sa seconde mort, la vraie, nous ne savons et ne saurons rien". Après l'office, l'Et expecto resurrectionem mortuorum d'Olivier Messiaen qui est présent. Oeuvre johannique qui marche "parmi les ombres de la mort" selon l'Antienne - "Et j'entendis la voix d'une foule immense", clament les cuivres. Puis les dernières notes, très grand cri poussé par le tuba béant.

"Les chrétiens partagent donc l'espérance de la résurrection. Bernanos et Rouault pensent peut-être moins à la postérité de leur oeuvre qu'à la vie éternelle. L'agnostique, lorsqu'il est un créateur, espère que son oeuvre lui survivra." (P. 139)

\*

MALRAUX a été traité d'aventurier par ses ennemis : "Aventurier, soit... dans la mesure où ce titre échappé à la bonne conscience bourgeoise, il est un des plus beaux éloges qu'on puisse adresser. Les saints, les héros, les génies sont des aventuriers"...

... "De tous les ennemis de MALRAUX - ils sont légion - combien le connaissent-ils ? Combien l'on approché ? Ont-ils eu conscience de l'homme, au-delà de l'oeuvre ? Peu, en vérité. Il serait difficile d'échapper à l'emprise de cette personnalité si pénétrante, si lucide, si intelligente. Pour notre part, des grands esprits que Dieu nous a permis d'approcher, peu, aucun même ne nous a paru aussi riche"...(Dom Angelico Surchamp-1962 cité par les auteurs).

\*

Lorsque vous parcourerez ce livre, vous serez perdu parmi une riche bibliothèque. Entre toutes ces oeuvres énumérées, vous retrouverez l'homme mortel. Celui qui a été malade et celui que tant de gens d'un peu partout à travers ce monde désiraient ressusciter ; ce qu'il fit comme "Lazarre". Vous y retrouverez un peu celui qui fut aux Indes, qui fut aux côtés du Général De Gaulle, qui fut aux Glières pour inaugurer un monument que d'aucuns d'entre nous connaissent. Celui qui a essayé de tuer la mort et qui a été vaincu par elle. Il faut relire "Notre Malraux", qui ne fut pas exclusivement celui de Philippe et de François Saint-Cheron, mais aussi celui de beaucoup d'autres et un peu, pendant et après notre odysée, le nôtre.

"On a pu reprocher à André MALRAUX de s'être laissé envelopper de légende, mais tout le monde n'est pas de taille à en susciter une."

\* \*

### III. " A N D R E M A L R A U X "

"Un livre de toute beauté, un texte superbe, de très belles et nombreuses photos, qui méritent de prendre place dans chaque bibliothèque. C'est la plus belle parution depuis 30 ans, concernant MALRAUX", nous écrit notre camarade DORIGNY (Collection Génies et Réalités, chez Hachette - "André MALRAUX" par J.M. DOMENACH, R. IGOR, J. LACOUTURE, C. MAURIAC, J. SEMPRUN, A. TERRASSE).

En voici des extraits :

"MALRAUX est l'homme de nulle part. Ni lieu, ni feu, ni classe ne permettent de le situer. Il est né à Paris, mais une ascendance flamande et une autre italienne, une patrie rêvée ou même choisie, l'Alsace, un internationalisme spontané, l'ouverture à tous les vents de l'histoire et de la culture font de lui - jusqu'à juin 1940 en tout cas - un citoyen du monde, plus attaché aux coolies de Cholon qu'aux débardeurs du Havre et plus sensible aux phantasmes de Goya qu'aux lignes de M. Ingres."

..."Roland arrêté, il entra dans le combat.

Sitôt que sa décision est prise, il ne se ménage plus. Lui qui s'est conduit comme un Français moyen depuis 1940, le voilà mué en combattant d'avant-garde. Il s'installe dans les châteaux de Castelnaud et d'Urval, entre la Vézère et la Dordogne. Son "P.C. interallié", où il regroupe maquisards et officiers anglais parachutés, s'abouche avec une troupe déjà entraînée d'Alsaciens-Lorrains repliés en Périgord, et multiplie coups de main, réceptions de parachutages, initiatives de regroupement entre éléments divers de la Résistance.

En quatre mois, le "Colonel Berger" (il a choisi ce nom de guerre, qui est celui du héros de son dernier roman, les Noyers de l'Altenburg, en hommage à ses compagnons d'armes alsaciens) s'impose à de nombreux groupes de résistance et fait figure de fédérateur des maquis de la région. Mais le 22 juillet 1944, à côté de Gramat, dans le Lot, il tombe dans une embuscade, est blessé, fait prisonnier et se voit sur le point d'être fusillé. La Gestapo confond son dossier avec celui de son frère ce qui lui évite d'être torturé ; il est envoyé à la prison Saint Michel de Toulouse, d'où le feront sortir, le 19 août, les libérateurs de la ville.

Il ne songe pas pour autant à cesser le combat. Ses amis alsaciens et lorrains ont formé une unité importante afin de libérer Strasbourg. Ils lui demandent d'en prendre la tête : et voilà l'ancien "Colonel" de Madrid, l'ex-Berger du Périgord promu Colonel Malraux et investi du commandement de la Brigade d'Alsace-Lorraine (brigade pour rappeler l'Espagne...). De septembre à février, le romancier de la Condition Humaine conduit ainsi au combat plus de deux mille hommes, engagés dans des opérations importantes dans les Vosges et autour de Strasbourg. Le plus étrange est qu'avec l'aide d'un professionnel de premier ordre, le commandant Jacquot, il exerce avec éclat le commandement auquel rien - ni les raids sur Teruel, ni les coups de main dans la forêt de Corrèze - ne l'avait préparé : plusieurs de ses compagnons de l'époque, Pierre Bockel, aumônier de la brigade, le Capitaine Diener-Ancel, le Dr Metz, en témoignent vigoureusement. Un courage peu banal qui frise souvent la témérité, l'art d'électriser son entourage, son éloquence tendue font de lui un chef de guerre singulier, en tout cas le chef reconnu de cette "très chrétienne brigade de brigands" qui aura bravement contribué à sauver Strasbourg que les Allemands menacent de réoccuper dans les derniers jours de 1944..."

..."Quand on a écrit ce que j'ai écrit et qu'il y a une guerre en France, on la fait." Engagé volontaire dans une unité de chars qui tombe aux mains de l'ennemi dès la mi-juin 1940, MALRAUX s'évade et rejoint dans le Midi sa nouvelle compagne, Josette Clotis, dont il aura deux fils. Paradoxalement, cet anti-fasciste de la première heure, cet homme d'action et de fidélité à ses idéaux va mettre près de quatre ans pour rallier la Résistance. A cause de ses dissensions avec les communistes après le désastre espagnol et le pacte germano-soviétique ? A cause du silence du Général De Gaulle à qui il a proposé ses services (on apprendra bien plus tard que le Chef de la France Libre n'a jamais reçu le message) ? MALRAUX s'installe sur la Côte d'Azur, puis en Corrèze, y travaille à un essai, Psychologie de l'Art, et à un roman, les Noyers de l'Altenburg. Contacté à plusieurs reprises par des résistants, il se récuse. Soudain, en mars 1944, ébranlé par l'arrestation de son demi-frère Roland, MALRAUX entre dans la clandestinité, sous le nom de guerre de "Colonel Berger". Une ambition : être le fédérateur des réseaux locaux des maquisards et l'intercesseur auprès de Londres. Son ascendant, son éloquence et quelques "coups" bien réussis en font au bout de quatre mois l'une des principales figures de la zone "R 5" (Périgord, Lot, Corrèze, bas Limousin). L'après-midi du 22 juillet, à Gramat, la voiture du Colonel Berger essuie le feu d'une colonne allemande. Blessé, il est pris et, après un simulacre d'exécution, incarcéré à la prison de Toulouse dont il sortira le 19 août, jour de la libération de la ville.

"Dans Paris libéré, la presse clandestine de la Résistance reparaît au grand jour : ainsi Combat, dont les directeurs Pascal Pia et Albert Camus sont de vieux amis de MALRAUX. Ils ont lutté par leurs écrits, lui par les armes. Mais l'ennemi n'est pas encore vaincu. Se battre "jusqu'à la libération du territoire national" : tel est le serment fait par les deux mille Alsaciens et Lorrains qui, en septembre 1944, demandent au Colonel Berger de prendre le commandement de leur unité. MALRAUX n'a aucune attache personnelle avec l'Alsace, sauf d'y avoir situé les Noyers de l'Altenburg - troublante coïncidence entre fiction et réalité qui le conquiert. Pendant l'automne, les volontaires de la Brigade Alsace-Lorraine, mal équipés, insuffisamment armés, mais galvanisés par l'intrépidité de leur chef, livrent de durs combats dans les Vosges. "Malraux, écrit Jean Lacouture, n'aime rien tant que de se montrer au moment du feu le plus nourri, affichant ce courage dont il disait un jour à Saint Exupéry qu'il n'était qu'une 'expression du sentiment d'invulnérabilité"... Vulnérable, il l'est cependant cet homme frappé le 11 novembre 1944 par la mort de Josette Clotis, tuée dans un accident de train. Surmontant son désespoir, le Colonel Berger regagne le front. Opérations des plus risquées par un froid sibérien, assauts coûteux en vies humaines. Strasbourg, investie, perdue, reconquise au prix d'efforts surhumains, ouvre à la glorieuse Brigade Alsace-Lorraine la route de Stuttgart où le Colonel Berger recevra, des mains du Général De Lattre de Tassigny, la Légion d'Honneur."

\* \* \*

\*

#### UNE RUE ANDRÉ MALRAUX A MULHOUSE

Le 27 octobre 1979, au cours de son discours prononcé à l'Hôtel de Ville de Mulhouse à l'occasion de la remise par l'Académie d'Alsace du Grand Prix Maurice Betz, l'auteur de "Toutes ces années et André Malraux", Patrice HOVALD, s'adressant au Maire, dit : "Et il y a André MALRAUX."

"Vous savez, Monsieur le Maire, que je voudrais que comme Strasbourg, Colmar, Ballersdorf, Dannemarie, il y eut à Mulhouse une rue qui porte ce nom de l'Espoir ! Cette rue serait une place. Elle s'appelle la place des victoires. Que vous même et votre conseil en décident ainsi. C'est le voeu de mes camarades de la Première Armée et de la Brigade Alsace Lorraine. Et de ma part c'est une exigence. André MALRAUX a bien voulu me considérer comme un "fils".

"Nous parlions, comme l'a rappelé Jean Georges Samacoïtz récemment, de la mort et du monde. Et comme nous en parlons souvent, à présent, Pierre Bockel et moi. Salut à toi, Pierre, merci d'être venu.

"Et de cette Alsace dont il devait me dire : "J'ai rencontré l'Alsace comme j'ai rencontré l'Espagne. Le lien avec les combattants volontaires c'est un sacré truc. C'est la réponse vraie. Quand quelque chose qui vous va à l'Esprit se met à vous aller aussi au coeur, les choses marchent toutes seules".

"Cette alliance j'en suis sensible plus particulièrement lorsque je suis à Unterlinden ou devant le haut portail de l'illustre cathédrale."

"Unterlinden. Le rétable devant lequel, après la mort d'André MALRAUX, Sophie de Vilmorin et Pierre Bockel se recueillirent avant que de venir à Mulhouse dans ma demeure où ma femme, Françoise, les accueillit. Car ce rétable, André MALRAUX fit tout pour que Colmar le reçoive à nouveau intact.

" Et Strasbourg. Car Strasbourg, c'est André MALRAUX qui dans le terrible hiver 1944-45 la défendit et la sauva, ouvrant à ses soldats de la Brigade Alsace-Lorraine la cathédrale interdite au culte pour y faire célébrer (en présence de Pierre Bockel qui, alors, parla et de ses anciens soldats) lui, l'agnostique mais lui le hanté de Saint Jean, un Te Deum.

"Je n'ai rien d'autre à ajouter sinon ceci : "Il n'est qu'un acte, a-t-il écrit, sur lequel ne prévaut ni la négligence des constellations ni le murmure éternel des fleuves, c'est l'acte par lequel l'homme arrache quelque chose à la mort".

"Et cet acte est fraternel. Il fut de l'Asie à Téruel, de Guernica aux chars de l'An Quarante, de l'Alsace au Bangla Desh, du funèbre cortège de Charles De Gaulle à la méditation de Verrières, la conscience révolutionnaire de notre temps. "Et si nous parlions de fraternité" me dit-il. En effet parlons-en."

\*

Et, dans ce même dossier, gît une carte de visite de Pierre Jaeger écrite en janvier 1980 depuis le Vieux Moulin d'Obernai, avec ces simples mots : "J'essaye de faire admettre des rues BAL à Colmar et à Mulhouse". A Colmar l'Adjoint au Maire a répondu : "... pour éviter d'incommoder les riverains, la municipalité ne tient pas à charger la dénomination actuelle des rues de Colmar. Je ne manquerai pas de prendre contact avec vous dès qu'il me sera possible, dans un secteur en voie d'urbanisation par exemple, de donner à votre proposition la suite que vous souhaitez.

\*

*Quant à Mulhouse, pourquoi ne pas allier "André MALRAUX et Brigade Alsace-Lorraine" sur une même plaque de rue ou de place ? Historiquement les deux y furent à la Libération, ce que pourraient témoigner par un petit mot anecdotique les anciens de la BAL qui n'ont pas peur d'écrire un article pour leur bulletin. En ces temps là, Brigade et Colonel Berger étaient terriblement confondus en un seul tout.*

\* \* \*

#### GUERRE SOURNOISE

La guerre sévit depuis de longues années, mais nous y sommes habitués, cependant qu'elle cause de graves ravages. Elle est économique et matérialiste. Elle abaisse, appauvrit et efface tout ce qui est amour et esprit. Anesthésiés par les loisirs et la protection sociale, nous ne voyons plus la misère et nous ne ressentons déjà plus tellement la violence qui nous environnent, nous envahissent et nous étouffent peu à peu, sans faire mal peut-être, mais avec une malignité contre laquelle nous demeurons impuissants. Ne saurions-nous nous reprocher d'être fascinés par l'atome et le nucléaire au détriment d'autres énergies alors que les coûts du pétrole montent comme l'eau du déluge ? Ne sommes-nous pas bercés de discours lénifiants et optimistes ? La vérité n'est-elle pas voilée d'un écran de mensonges ? Ne nous moquions-nous pas des prophètes ?

Trêve de toute cette comédie tragique, ouvrons les yeux alors que de plus en plus près de nous tonne le canon et crisse la mitraille. La guerre sanglante approche. Ne sommes-nous pas au coeur de la tourmente ? Notre existence n'est-elle pas encore en jeu ? En nous monte, insidieuse, la panique poussée par le souvenir des batailles perdues, des forêts froides, des bombes et des jets de napalm, des tortures, des camps de la mort et des massacres, des fosses communes. Faut-il nous affoler et courir en tous sens comme ces insectes que l'on dérange d'un coup de bâton ? Enfin réveillés, nous pourrions aussitôt recourir aux dispositions évitant ainsi le pire : agissons comme l'a toujours fait la France lorsque tintait le tocsin : un seul souci, notre Patrie à laquelle nous devons fidélité.

LES VICTIMES DU NAZISME

La presse alsacienne et mosellane était submergée d'une campagne d'information et de revendication en faveur des victimes du nazisme menée par un certain nombre d'associations patriotiques.

Il paraît opportun de reporter ce problème dans le contexte de la guerre de 1939-1945 au cours de laquelle le sort des ressortissants français des trois départements de Moselle, du Bas-Rhin et du Haut-Rhin ne fut en rien comparable à celui de leurs concitoyens. Les victimes d'une agression extérieure au pays ne sont pas plus ou moins des victimes : ce sont des hommes, des femmes et des enfants qui ont subi des dommages qu'on ne saurait cataloguer ou classifier sans tomber inmanquablement dans une injuste démagogie. Ces épreuves et les douleurs endurées ne devraient pas donner motif à des dissensions fraternelles, à la violence, ou même à la contestation envers l'attitude de la collectivité nationale se devant d'être attentive et accueillante équitablement envers tout individu ayant accompli son devoir de citoyen. Les volontaires ayant obéi à des mobiles étrangers à l'esprit patriotique pour servir ailleurs et ainsi trahir leur pays demeureront à jamais exclus des droits qu'ont acquis les anciens combattants.

Il s'agit de considérer les événements historiques qui se sont produits entre 1939 et 1945 en Alsace et en Lorraine, événements généralement ignorés dans l'ensemble de ce qu'il est convenu d'appeler la "Vieille France", événements uniquement subis par les populations de ces provinces que l'armistice de 1940 abandonna aux exactions nazies. On pourrait examiner trois grandes périodes concernant les Alsaciens et les Lorrains, les extradés, ceux qui furent incorporés de force et enfin ceux qui, expulsés, ne revinrent pas du pays de refuge. Partager les gens entre qui a porté l'uniforme allemand et qui s'y est refusé paraît offensant pour les uns et pour les autres.

L'affaire prend ses racines dès 1935, à l'avènement d'Hitler, puis commence dès avant le 3 septembre, lorsque du maintien ou du rappel de classes sous les drapeaux français pour garnir la Ligne Maginot et ses intervalles, on en vint à la mobilisation générale, aussitôt suivie de l'évacuation de la zone de défense des frontières. D'aucuns se souviendront de la "Drôle de guerre" qui, soudain au printemps 1940, à partir du 14 mai, tourne mal pour la France, bouleversée par l'exode, manipulée par la 5ème Colonne ennemie, abandonnée, coupée en deux zones jusqu'au 11 novembre 1942, endoctrinée par un nouveau régime politique de collaboration. Il faut pourtant rendre hommage aux "premiers combattants de ce conflit, ceux de 40" qui ne connurent que l'amertume de la défaite et le rapide discrédit d'une population mal informée, eux les premiers déportés dans ces camps de prisonniers où tant des leurs devaient rester cinq interminables années, alors qu'ils avaient su pourtant, malgré le malheur des armes, consentir parfois des sacrifices aussi grands que leurs aînés à Verdun ou au Chemin des Dames.

"Le désastre avait masqué l'héroïsme de combats inégaux et des sacrifices que la Résistance elle-même n'a pas dépassés... Les souvenirs sombres de 1940, prématurément soustraits à l'attention clarifiante de la lumière ont été ensevelis dans les mémoires, pêle-mêle avec les légendes, les jugements hâtifs, les erreurs. Et c'est pourquoi, bien que voués à l'oubli, ces souvenirs reviennent hanter les esprits comme les fantômes inquiets de trépassés inapaisés. L'histoire de la campagne de 1940 n'est pas de celles qu'il faille murer à jamais dans la tombe... Nous demandons justice parce que l'armée de 1940 a été condamnée par la clameur publique, sans avoir été vraiment jugée. C'est ainsi que deux millions d'hommes, englobés dans cet immense discrédit, se trouvent atteints d'une sorte de complexe d'infériorité." (Général A. LAFFARGUE)

Ces Alsaciens et ces Lorrains parqués dans des camps furent libérés par les nazis qui déjà supputaient de leur nationalité et les considéraient comme des allemands de langue, sinon de souche auxquels il fallait "rendre" la nationalité que leurs pères s'étaient vus imposer par un traité en bonne et due forme de 1871 à 1914, tout en se séparant de ceux qui avaient commis par mariage une faute, entâchant la pureté de la race arienne. On ouvrit même officiellement les portes du Reich pour provoquer le retour des militaires français "fourvoyés" dans les rangs de l'Armée d'Armistice de l'Etat français de Vichy. Tous ceux qui eurent l'infortune de se laisser attirer par une propagande mensongère devinrent très vite les victimes du régime nazi. Trompés, ils payèrent très cher la confiance apportée aux vainqueurs aux yeux bleus et aux cheveux blonds...

Dès l'Armistice du 22 juin 1940, se considérant non en pays conquis, mais en terre du Reich allemand reconquise, "les nazis annexent, sans autre forme de procès, les trois départements et procèdent à l'expulsion de tous les éléments suspects de résistance à leur emprise. Dès la main-mise de l'armée allemande, guidés par la "5ème Colonne", les envahisseurs s'en prennent aux patriotes français qui avaient manifesté leur attachement à la France, surtout du temps de l'autonomisme. Ces Français furent déclarés "ennemis du peuple et du Reich allemands". Ils furent expulsés par la Gestapo, leurs biens confisqués pour être livrés au pillage et à la spoliation quasi totale.

"Les fonctionnaires et les cheminots repliés sur ordre, les citoyens qui ne pouvaient admettre la collaboration pour des raisons politiques, raciales ou confessionnelles, les engagés volontaires alsaciens et lorrains dans l'armée française de 1914 à 1918, les anciens déserteurs de l'armée allemande lors de la première guerre mondiale, formèrent les réfugiés. S'y joindront les jeunes ayant été soldats français de 1939 à 1940 désirant se dérober à l'incorporation de force dans l'armée allemande. Par la suite, les expulsés et les réfugiés de Vieille France formèrent, dans leur grande masse, la Résistance et les Forces Françaises de l'Intérieur ou F.F.I." (Réf. Notes du GERMAL du 01.09.1978). Plus de deux cent vingt cinq mille personnes ont été expulsées de Moselle avant le 31 décembre 1940, ainsi que quarante cinq mille d'Alsace.

En 1942 éclate - après les enrôlements dans divers organismes sportifs de jeunesse (Hitlerjugend) ou de bienfaisance, voire paramilitaire (RAD : Reichsarbeitsdienst) et bien avant l'instauration en France occupée en février 1943 du Service du Travail Obligatoire (STO) - et se consomme le crime de guerre de l'incorporation de force des alsaciens et des mosellans français dans les armées du Reich, crime sanctionné à Nuremberg en vertu du règlement annexe à la Convention de La Haye du 18 octobre 1907 : "Il est également interdit à un belligérant de forcer les nationaux de la partie adverse à prendre part aux opérations de guerre dirigées contre leur pays, même dans le cas où ils auraient été à son service avant la guerre" (Section II - Des hostilités - Ch. I-Art. 23-Al. 2) "Un territoire est considéré comme occupé lorsqu'il se trouve placé de fait sous l'autorité ennemie" (Section II-Art. 42-Al. A). "L'occupation ne s'étend qu'aux territoire où cette autorité est établie et en mesure de s'exercer" (Section III-Art. 42-Al. 2).

En l'absence d'un traité de paix, l'Armistice de 1940 ne faisant pas cesser l'état de guerre, les nationaux français, même en territoire occupé ou annexé de fait, ne pouvaient être appelés à prendre les armes dans les rangs de l'occupant. L'annexion de fait du département du Rhin et de la Moselle constitue la genèse de l'incorporation de force - et des expulsions - qui se base sur l'octroi, contre leur volonté, aux autochtones, débarrassés des expulsés, de la nationalité allemande.

L'incorporation de force a été retenue comme crime de guerre dans l'acte d'accusation du Tribunal Militaire International de Nuremberg, mais il n'en est plus fait mention dans le jugement de condamnation du 1er octobre 1946 (Réf. Tome F des grands Criminels de guerre - P. 12, 45 et 68 - Jugement de Nuremberg - P. 181 et 367).

A la suite de l'ordonnance du cabinet ministériel du Reich du 29 janvier 1942 et du décret du ministre de l'intérieur du Reich du 23 août 1942, le Gauleiter d'Alsace WAGNER promulgue l'ordonnance du 25 août 1942 décrétant le service militaire obligatoire pour les alsaciens. BURCKEL avait procédé de même pour les mosellans le 19 août. Le premier conseil de révision a lieu le 3 septembre 1942. L'incorporation s'effectue dans la Wehrmacht ou dans les Waffen SS - en particulier pour la classe 1926 -. Pour ces dernières formations militaires, le critère d'affectation est la condition physique et non la volonté de l'intéressé. L'ordonnance de WAGNER du 25 octobre 1944 mobilise les hommes de 14 à 60 ans dans le Deutscher Volkssturm. Vers la fin de la guerre, les personnels du Reichsarbeitsdienst (RAD) seront versés directement dans la WH.

L'appel des classes s'étendra en Alsace du 12 octobre 1942 au 12 janvier 1945, voire jusqu'au 15 mars. Les vingt et une classes de 1908 à 1928 sont enrôlées de force. En Moselle, l'incorporation englobe quatorze classes de 1914 à 1927. Il faut noter que les anciens soldats français nés entre 1908 et 1918 et ayant servi de 1939 à 1940 sont compris dans cette opération.

Tout déserteur repris, toute manifestation de refus d'obéissance d'un incorporé de force entraînent la condamnation à mort par fusillade devant le front de l'unité et en présence des compatriotes du condamné. Au cas où l'incorporé porte atteinte au Reich par négligence, malveillance, propos pessimistes, refus d'obéissance, insoumissions ou désertion, les familles sont poursuivies, transplantées en Pologne, en Silésie ou emprisonnées voire déportées en camp. Le recel d'insoumis, d'évadés ou de déserteurs, et la non-dénonciation de ces faits n'échappent pas aux représailles. Les transplantations en Allemagne ont atteint dix mille personnes pour la Moselle et dix sept mille pour l'Alsace.

Le bilan de l'incorporation de force est lourd puisqu'il se chiffre par cent trente quatre mille alsaciens et mosellans, dont quatre mille femmes, enrôlés de force dans l'armée allemande. Quarante mille ont été tués ou portés disparus sur les rôles de l'armée allemande, mais dix mille cinq cents d'entre ces derniers ne sont jamais rentrés. Il y eut trente mille invalides ou blessés. La situation des prisonniers dans les camps russes, où ils espéraient retrouver rapidement le chemin de la liberté et de la France, a été comparable aux camps de déportation nazis par suite des traitements infligés, des privations et de l'atmosphère d'incarcération auxquels furent soumis les ressortissants de nationalité française, déserteurs de l'armée allemande ou prisonniers revêtus de force de l'uniforme allemand. Les camps sont situés en Russie comme Tambow, Ivanovo et Sverdlovsk, en Ukraine comme Nikolaïev, en Lettonie comme Riega et Bilce, en Sibérie comme Alapajevsk, en Arménie, en Carélie, etc... Ils demeurent encore difficilement identifiables et pourtant ils ont existé. Seul un convoi de mille cinq cents incorporés a été rapatrié de Russie en Afrique du Nord. Parmi ses membres, d'aucuns reprirent les armes dans l'armée française de libération.

La liste des victimes masculines et féminines du nazisme s'étend donc depuis la déclaration de la guerre en 1939 jusqu'à l'Armistice du 8 mai 1945 en passant par l'abandon, l'occupation et la libération. La triste phase de la guerre couvrant les exactions nazies en Alsace et en Moselle est ignorée des livres d'histoire, puisqu'elle ne fut qu'un aspect très parcellaire de la seconde guerre mondiale, qui fit quarante millions de morts, dont six millions de déportés raciaux et quatre à cinq millions de déportés politiques en Allemagne. En France, il s'agit d'une

hécatombe de cinq cent trente cinq mille hommes, femmes et enfants dont deux cent cinq mille militaires et cent quatre vingt deux mille déportés. "Le 10 février 1947 fut signé le Traité de Paix de Paris entre les Nations Unies, l'Italie, la Roumanie, la Bulgarie, la Hongrie et la Finlande. Aucun traité n'a jusqu'à présent réglé le sort de l'Allemagne qui demeure régi par les décisions prises à son égard par la Conférence de Potsdam en 1945 à laquelle la France n'a pas participé. En 1951, la situation du Japon était réglée par les Nations Unies, moins l'URSS, au Traité de San Francisco. En 1955 enfin, un traité d'état rétablissait la situation internationale de l'Autriche (Dict. Larousse).

En attendant l'espoir d'un règlement définitif par un traité de paix entre le France et l'Allemagne - les deux Allemagnes RFA et RDA - les victimes du nazisme demeurent meurtries et prétendent à réparation de leurs souffrances. Une énumération non exhaustive pourrait être proposée afin que les droits, qui ont déjà été accordés à certains, soient étendus à tous les ressortissants français civils ou militaires, masculins ou féminins, issus des trois départements de la Moselle et du Rhin annexés par le Reich allemand entre 1939 et 1945.

Il y aurait les réfugiés en 1940. Puis les expulsés et spoliés, les familles déplacées ou transplantées.

Ensuite les incorporés de force dans la Wehrmacht, dans les Waffen SS, dans le Reichsarbeitsdienst (RAD) et dans les unités citées à l'Article 166 du Code des Pensions Militaires d'Invalidité, les incorporés dans les unités para-militaires dites Flackhelfer, Wehrmachtshelfer, Marinenhelfer, Luftwaffenhelfer, Police de campagne, y compris les éléments féminins de ces formations placées sous commandement militaire. On trouve également les internés dans les prisons, camps de travail, camps de déportation, les blessés ou invalides, les disparus, les fusillés, les morts ou les tués, sans oublier leur ayants-cause, ascendants, descendants ou collatéraux, ni les soldats ayant accompli leurs obligations militaires françaises.

Enfin, il faut s'intéresser avec compréhension aux évadés et insoumis en zone libre ou en Suisse, aux patriotes réfractaires à l'annexion de fait (PRAF), aux patriotes résistants à l'occupant (PRO) et aux Alsaciens et Lorrains de l'Armée d'Armistice ayant refusé de rentrer dans leur province.

Un dernier regard se tournera vers tous ceux qui ont servi la Patrie avec ou sans uniforme dans la clandestinité, dans la résistance, dans les réseaux, dans les maquis, dans les forces françaises de l'intérieur (FFI) et dans les différentes formations qui s'amalgamèrent soit en forces françaises libres (FFL) soit en armées de la libération française ou alliée.

Certains droits ont été reconnus aux victimes du nazisme en ce qui concerne la carte du combattants, la retraite du combattant et la retraite professionnelle anticipée. Il reste cependant quelques lacunes à combler en ce qui concerne l'extension aux fonctionnaires de la validité des services accomplis pour l'attribution de la qualité de combattant, dont les règles limitatives sont strictes. Les titulaires des cartes ou des titres de réfractaires, d'évadés, d'insoumis, de patriotes résistants à l'occupant ou à l'annexion de fait sollicitent un élargissement du bénéfice de la retraite professionnelle anticipée.

Les Alsaciens et les Lorrains se souviennent de l'attitude de la France envers eux après la Victoire de 1918. Ils connaissent les promesses faites alors que les Libérateurs. Ils n'oublient rien de leur passé et de la guerre, dont ils ont été les misérables victimes. Ils portent dans leur coeur les vexations quotidiennes subies entre 1939 et 1945. Leurs monuments témoignent des fusillés, des emprisonnés, des incarcérés, des déportés. Le nombre de ces Alsaciens et de ces Lorrains est exemplaire et effrayant ! La générosité de la mère patrie envers les citoyens de ces provinces reniées et abandonnées par l'Etat Français de Vichy n'a pas été très bien ressentie par les combattants, les veuves et les familles des victimes du nazisme, puisqu'en 1980 leur problème ne se trouve pas entièrement réglé.

Certes leurs vœux reçoivent régulièrement des réponses apaisantes et dilatoires des services ministériels intéressés, dont le plus réfractaire demeure celui des finances, mais est-ce suffisant pour effacer tout ressentiment ?

A la suite d'une très longue action, engagée par plusieurs associations patriotiques nationales ou régionales, qui parfois avaient usé d'une certaine agitation, le Président de la République française et le Chancelier de la République Fédérale allemande (RFA), en vue de resserrer les liens politiques dans le cadre de l'Europe, ont trouvé en 1978 - après une vaine approche antérieure du Ministre aux anciens combattants français André BORD - un accord. Celui-ci fut effectivement négocié en 1979 par les ministres des deux pays HOEFFEL et MOELLER : les victimes du nazisme ou les ayants-cause seront, non seulement réhabilités moralement, mais indemnisés pécuniairement par l'attribution unique et définitive, par l'intermédiaire d'un organisme juridique français à créer selon le droit local des trois départements intéressés, d'une somme de deux cent cinquante millions de Deutsche Mark (DM) payable en plusieurs tranches sur une durée que le Bundestag semble avoir fixé à trois ans et dont les cent trente mille bénéficiaires alsaciens et mosellans ne sauraient être que les incorporés de force, étant considéré qu'il s'agit uniquement de compenser un crime de guerre : la violation du droit des gens par l'obligation de servir militairement une nation ennemie en état de guerre, l'armistice de 1940 ayant été de toute façon violé en la matière. Il n'est pas question d'une quelconque générosité tardive et reconductible.

Les problèmes ainsi brossés rapidement soulèvent des passions et remuent des souvenirs, dont la gravité n'a pas échappé à ceux qui portent la responsabilité d'une réparation, au moins morale, des dommages provoqués par les nazis. L'arbitraire et le mépris des droits de la guerre et des droits de l'homme et le régime de servitude furent pardonnés, certes, mais ne sauraient être oubliés. Le Ministre français exerçant la tutelle des anciens combattants a dit à la tribune de l'Assemblée : "Toute guerre est une période de cruauté et de violence, dure et inhumaine". Pour les victimes du nazisme, cette guerre se prolonge par dessus l'armistice du 8 mai 1945 et ne cessera que le jour où justice leur sera rendue avec dignité.

\* \* \*

#### AFFAIRE TOEPFER (suite)

Dans le "Nouvel Alsacien du 22 décembre 1979, N° 298, Mgr Pierre BOCKEL signe un long "Plaidoyer pour l'honneur d'un homme" de 450 lignes, dont l'essentiel a été résumé dans "L'Alsace" du 1er janvier 1980 sous des signatures autorisées.

TOEPFER, riche armateur de Hambourg, âgé de 86 ans, est un honnête mécène, dont certains, contre sa volonté ou à son insu, ont détourné le but recherché fait d'initiatives en faveur des déshérités, de la fraternité humaine, de l'unité européenne et de la paix, pour la protection de la nature, des sites et des monuments et en vue de soutenir la production littéraire et artistique.

Ce qui a été reproché à TOEPFER pendant la guerre est un tissu de mensonges que les faits, réunis en un dossier complet par Pierre BOCKEL, démentent formellement ; il ne fut pas nazi, mais victime de la gestapo (1936), il fut arrêté et détenu dans une cellule (1937) ; mobilisé comme capitaine, il servit en Hollande et à Paris (1940) où il eut des contacts avec la résistance (réseau Niekisch) ; De 1942 à 1944, il est au service commercial du gouvernement militaire de la France.

"Le visage paisible et souriant de ce vieil homme ne cache pas autre chose que ce qu'on peut y lire : la droiture et la générosité."

" C.C. "

Extraits du procès-verbal de la réunion du 19 janvier 1980

Le C.C. s'est réuni à Strasbourg sous la présidence de Gustave HOUVER le 19 janvier 1980. Etaient présents les camarades BOCH, BOCKEL, DEDOYARD, DIENER, LIBOLD, MARING, METZ, SCHMITT, SION, STEPHAN et THONY ainsi que les présidents des sections M (PILLOT), BR (CHILES) et SO (BENTZ) ; s'étaient excusés Mme COLLAINÉ et MM BORD, DORIGNY, MEYER, PORCHER et TESSIER.

Gustave HOUVER, Président, ouvre la séance à 16 h 15 et remercie les membres du C.C. presque au complet et fait adopter le procès-verbal de la séance du 1er avril 1979 à Mulhouse tandis que G. SCHMITT donne lecture des lettres d'excuse.

CONGRES 1980 en SAVOIE : Le programme prévisionnel établi par la Section "S" est analysé et adopté dans ses grandes lignes à savoir : Réunion du C.C. et Assemblée Générale à SEVRIER suivies d'un dépôt de gerbe et de la réception par la Municipalité, le tout clôturé par un banquet.

La situation financière de l'Amicale ne permettra aucune subvention. Un prix global du séjour relativement modeste devrait permettre à de très nombreux amicalistes de participer au Congrès (les congrès ne se tiennent que tous les deux ans).

ASSEMBLEE GENERALE 1981 : le V. Pt. de l'Amicale Roger DEDOYARD donne un avant-projet de ce qu'il pourra organiser dans la région d'Epernay-Reims.

DIVERS : Les présidents de section sont priés de consulter l'archiviste de l'Amicale, M. SION, avant de prononcer une admission provisoire (P.V. CC de Mulhouse).

Le nouveau Président de la Section SO, Henri BENTZ, fait part du projet d'inauguration d'une rue "Commando VALMY" à Brantôme le 20 avril prochain. Le Diplôme d'Honneur de la BAL pourra être remis à cette ville, berceau de ce commando.

Il est décidé de reconduire en 1980 la subvention à Mme SADDIER (Toulouse) étant donné l'excellent emploi en 1979.

L'ordre du jour étant épuisé et aucune autre question n'étant soulevée, la séance est levée à 17 h 30.

\* \* \*

" B.R. "

D'une lettre du comité adressée aux membres le 12.12.1979, nous extrayons les passages suivants :

... "En terminant 1979, il est agréable de rappeler les bons moments que nous avons passés ensemble : la soirée organisée à MOLSHEIM et la sortie en commun avec nos camarades de la section du Haut-Rhin. Malgré une fréquentation souvent moins nombreuse que par le passé, le plaisir de se rencontrer demeure toujours aussi vif.

"Mais en terminant l'année, il convient aussi de nous souvenir des peines que nous avons connues : plusieurs de nos camarades encore nous ont quittés. Notre pensée va vers eux ainsi que vers tous ceux morts depuis les engagements du maquis jusqu'à la défense de STRASBOURG et depuis lors.

"Mais cette lettre est aussi une lettre de nouvel an avec toute l'espérance dont elle ouvre grande les portes. Acceptez tout d'abord nos vœux les meilleurs pour 1980, pour vous-mêmes et tous ceux qui vous sont chers, vœux de santé et de bonheur.

"L'année qui s'offre à nous sera marquée par le 23ème Congrès de notre Amicale. Nous souhaitons ardemment que cet événement soit l'occasion du plus grand rassemblement des Anciens de la Brigade. D'ores et déjà nous vous invitons à prendre vos dispositions pour y assister. La date retenue est le 16 et le 17 mai 1980 à SEVRIER, petite station du lac à 4 Km d'ANNECY. Ce sont nos camarades de Savoie qui nous accueilleront. Les occasions de nous rencontrer deviennent de plus en plus rares, il ne faut pas les laisser passer."...

\*

..."Le 6 décembre 1944, il y a 35 ans, la Brigade Alsace-Lorraine venant de MULHOUSE et après avoir contourné les Vosges débarquait à STRASBOURG.

Nous étions enfin de retour à STRASBOURG. Camarade t'en souviens-tu ?"

\*

Dimanche, le 16 mars 1980 à 9 h 30 aura lieu l'Assemblée Générale de la section "BR" au Restaurant "La Mauresse" (petite salle), 7 rue du Vieux Marché aux Poissons à STRASBOURG, suivie d'un apéritif (mais pas de repas). Tous les camarades sont invités à y participer et à présenter leurs suggestions.

Pour les demandes de cartes de réfractaire, ancien combattant, combattant volontaire de la résistance, etc... prière de s'adresser de préférence à l'Amicale de la B.A.L. de manière à constituer et à faire progresser plus rapidement les dossiers. Le Président CHILLES se fera un devoir et un plaisir d'aider chaque membre dans ses recherches.

Le Trésorier remercie ceux qui ont versé la cotisation 1980, soit 60,- F. comprenant la contribution au bulletin (Amicale des Anciens de la B.A.L. : C.C.P. 64.130 S STRASBOURG).

\* \* \*

" M "

La Section "M" a tenu son Assemblée Générale de 1979 à Metz, le 24 novembre chez l'Ami BOUBOULE. Environ 60 camarades avaient tenu à assister aux travaux.

Une minute de silence fut observée en mémoire des camarades qui nous ont quittés en 1979, à savoir : GHIRINCELLI de Hagondange - KUGENER de Luxemburg (évacué de cette province) et KESSLER de Strasbourg.

Notre activité de 1979 fut en particulier la visite du fort de la ligne Maginot le HACKENBERG situé à Vecrin où environ 75 personnes se retrouvaient. Le commentaire de la visite a été bien mené par un des derniers militaires français à être restés dans l'ouvrage, notre camarade MICHELOT Gabriel.

Le compte-rendu financier laisse apparaître une gestion saine.

Après tous ces exposés, il fut procédé au renouvellement du Comité :

Pt	: PILLOT Pierre (pour la 27e fois)	Trés.	: VALDAN Gaston
V. Pt	: GOSSOT Lucien	Trés. Adj.	: ALBERT Paul
	KIEFFER André	Membres	: MICHELETTI René
Secr.	: MARING Camille		PROVOT Adolphe
Secr. Adj.	: SCHNEIDER Hubert		FAIPEUR Georges

Il fut ensuite question du Congrès de mai à Sevrier, le Président PILLOT ayant participé à sa préparation sur place dès Juin 1979 avec PICARD et HENTGES. Un sondage auprès des camarades présents en vue du déplacement à Annecy se fit dégager une forte majorité : la section "M" y sera bien représentée.

Un repas très amical termina cette réunion et c'est dans l'espoir d'une prochaine rencontre aussi valable que les camarades se sont quittés.

" S "

Le passage à Annecy de notre Président National M. HOVER, a permis des retrouvailles de la Section Savoie. Toute la section était présente, à l'exception de notre ami François MUNSCH, empêché, c'est-à-dire Maurice DEPERRAZ, Paul HENTGES et Madame, René PICARD et Madame, Charles WOLFF et Madame, Georges TESSIER et Madame. Bien entendu, les souvenirs de la Brigade ont été évoqués avec toutes nos aventures de jeunesse y compris l'homérique départ d'Annecy de la compagnie qui devrait constituer un des éléments de la Brigade sous l'appellation de "Commando Viel Armand".

Il a été également fait le point de l'organisation du prochain Congrès National en Haute-Savoie en Mai 1980 : TESSIER a rendu compte de ses démarches pour associer les autorités locales civiles, militaires et religieuses ; HENTGES et PICARD ont, d'autre part, présenté des propositions pour l'organisation matérielle du Congrès. C'est ainsi que tout le monde s'est mis d'accord pour que le Congrès se tienne à Sevrier, petite station du Lac à 4 Km d'Annecy dans un site charmant. Nul doute que le Congrès de Sevrier sera un succès et se situera dans la ligne des grands rendez-vous de l'Amicale des Engagés volontaires de la Brigade.

Malgré son effectif réduit, la section Savoie se dépensera sans compter pour la réussite de ce "commando" en Haute-Savoie. Elle fait appel à tous les anciens de la BAL et notamment à ceux du Vieil Armand pour qu'ils répondent en masse à leur appel. Ils seront bien reçus. Tous au rendez-vous les 16 et 17 mai 1980 !

\* \* \*

#### LE GRAND EXODE DES ALSACIENS

*Un de nos camarades de la Section S.O. a découpé une série d'articles du 2 au 5 octobre 1979 dans un quotidien de sa région. Ils sont signés "Chantal GILBERT". Il nous est matériellement impossible de donner les origines exactes de ce document, dont vous trouverez des extraits ci-après.*

"1er septembre 1939 : un bruit de bottes allait déferler sur l'Europe. A 4 h 45 la France décrétait la mobilisation générale... Deux cent mille habitants d'Alsace apprenaient qu'ils seraient évacués du jour au lendemain. Parmi eux une large majorité de Strasbourgeois.

La population fut informée par radio, tracts, affiches. Tout au long de la journée du 1er septembre de grands placards blancs écrits en lettres noires et ressemblant, paraît-il, à des avis mortuaires, furent collés sur les murs. Ils annonçaient que "les premiers trains d'évacuation pour la population partiront des gares d'embarquement désignées le 2 septembre 1939 à partir de 6 heures du matin."

Pendant la nuit, on colla d'autres affiches pour prévenir qu'à partir du 3 septembre toute personne rencontrée dans les rues de Strasbourg qui ne serait pas détentrice d'une autorisation de maintien sur place, serait évacuée d'office et sans délai.

Les habitants avaient le droit d'emporter trente kilos de bagages à main par personne et devaient se munir obligatoirement de quatre jours de vivres. Ils étaient regroupés par arrondissement dans des centres de rassemblement (écoles, églises, salles de fêtes...) puis envoyés dans des gares. Dans une première étape, ils étaient hébergés dans des centres de recueil pour la plupart dans les Vosges, puis évacués vers des départements du Centre et du Sud-Ouest.

Ces mesures laissèrent beaucoup de Strasbourgeois désespérés. Et pour cause. Le plan d'évacuation avait été préparé dans le plus grand secret. Certains avaient eu vent des rumeurs. Mais cela s'arrêtait là.

Depuis quelques années déjà la guerre devenait plus que probable. Comment éviter une catastrophe comme celle de 1870 où à Strasbourg un bombardement allemand fit trois cents morts ? L'administration et l'état-major échafaudèrent un plan.

Le 1er juin 1937, le maire de la ville, Charles Frey, reçut une lettre confidentielle du préfet du Bas-Rhin, André Viguié où il lui précisait "que des mesures de sauvegarde et notamment des mesures d'éloignement ou de mise à l'abri, dans l'intérêt des populations elles-mêmes étaient prévues." Fin 37, les services municipaux apprirent que "les endroits définitifs de refuge seraient Périgueux et ses environs et que le siège de la mairie de Strasbourg sera établi à l'hôtel de ville de Périgueux."

La population ne fut pas informée. Mais M. Marcel-Edmond Naegelen, Adjoint au maire de Strasbourg fit un voyage le 2 avril 1939 pour étudier les modalités de la mise en place d'un accueil éventuel des réfugiés. Quant au plan, il fut baptisé "Pas-de-Calais".

Albert Huber, retraité aujourd'hui au Bois de Mareval à Trélissac, Soeur Marie-Odile Metzger, infirmière à la Clinique Francheville (et qui n'était pas encore entrée dans les ordres) et Armand Gerber, patron de la Taverne Alsacienne à Périgueux, se souviennent bien de cette période. Tous trois sont Strasbourgeois et ont fait partie des évacués.

A l'époque, ils ont pris la chose avec philosophie. Ils étaient jeunes : Albert Huber avait 17 ans, Armand Gerber 20 ans. Et puis sans doute avaient-ils de bonnes raisons de redouter la menace allemande.

"En 1870, un obus est tombé sur la maison de ma grand-mère. Une chambre a été coupée en deux. En 1914-1918, mon père a été gazé. En 1939, pour moi c'était reparti." dit M. Gerber. Avec ses deux sœurs, sa mère et sa grand-mère, il prit à pied la route de Saverne. Puis il fut chargé dans un train. "On ne savait pas où on allait. On partait pour une destination inconnue."

Marie-Odile Metzger gagna d'abord Saint-Dié à vélo avec ses sœurs. "Trois savaient faire de la bicyclette, la quatrième pas. On l'a mise dans la remorque avec les bagages."

Quant à Albert Huber, il se rendit tout d'abord dans une maison que sa famille possédait dans les Vosges. Puis il rejoignit son oncle et ses parents qui étaient déjà arrivés à Périgueux. Ces derniers avaient eu la chance d'y aller en voiture : ils avaient mis trois jours...

Le voyage en train fut parfois plus long. Et surtout très pénible. Il faisait très chaud en ce début de septembre. La plupart des réfugiés firent le trajet sur la paille des wagnons à bestiaux.

Le 3 septembre à 19 heures, dans un communiqué confidentiel, la présidence du Conseil de Paris constatait que "les opérations d'évacuation de Strasbourg sont terminées, que la zone est évacuée, mais qu'on a été obligé malgré tous les efforts d'abandonner une grande partie du bétail."

Dans "Strasbourg maintenu", il ne restait plus que 3.500 personnes. Des militaires pour la plupart, le maire Charles Frey, 365 civils.

Quelques jours plus tard, les trains de réfugiés arrivaient en Dordogne. Charles Frey évoque ces moments là dans le texte d'une de ses conférences. "Les Strasbourgeois débarquaient à Périgueux se croyant au bout de leur calvaire... Epuisés par l'émotion et les fatigues du voyage, désespérés, ils se trouvaient dans un pays inconnu dont ils n'arrivaient souvent pas à prononcer et encore moins à retenir le nom."

"Mardi 6 septembre 1939 : des voitures munies de haut-parleurs ont sillonné les rues de Périgueux et ont appris la nouvelle : les Strasbourgeois arrivent.

Le 7, un premier communiqué paraissait dans le journal local, "L'Avenir de la Dordogne", entre un appel pour les battages et les recommandations pour l'extinction des lumières. "Le maire, (c'était le sénateur Félix Gadaud), tient à rappeler à tous les habitants que l'hospitalisation des réfugiés est non seulement un devoir mais une obligation rigoureuse. Tout doit être mis en oeuvre pour que la réception des Strasbourgeois revête un caractère de grande cordialité"...

Les quelques 200.000 évacués n'ont pas afflué à Périgueux. La Dordogne en recevait cependant une bonne partie (85.000). 30.000 furent évacués vers l'Indre, des milliers vers la Charente-Maritime, la Haute-Vienne, etc...

Périgueux devient la première ville strasbourgeoise. Les Alsaciens étaient répartis pour l'essentiel dans les arrondissements de Périgueux et de Nontron. On en comptait plus de 4.000 à Saint-Astier, quelque 3.500 à Excideuil, Montpon, Mussidan, Ribérac. Presque autant à Saint-Aulaye, Brantôme, Hautefort. Plus de 2.000 à Vergt, Saint-Pierre-de-Chignac, Thenon, Neuvic. Malgré tout, Terrasson et Domme en recevaient dans les 1.200, Bergerac 3.000.

Les administrations et les banques étaient regroupées à Périgueux où on envoyait en priorité des fonctionnaires.

Faute de pouvoir trouver un local assez grand, la mairie de Strasbourg dispersa ses bureaux et services. Le cabinet du maire (resté en Alsace mais représenté à Périgueux par deux adjoints, Marcel-Edmond Naegelent et Charles Imbs, et par une délégation du Conseil Municipal) fut installé au premier étage de la Chambre de Commerce. Le service finances et comptabilité au rez-de-chaussée, ceux du personnel et des archives rue Ludovic-Trarieux, l'architecture, l'accueil et l'état civil, rue Antoine-Gataud à la Bourse du Travail...

Un peu plus tard, une partie des services s'installa dans ce qui est actuellement le local de la F.O.P., cours Montaigne. Une permanence y resta durant toute la guerre.

La trésorerie générale du Bas-Rhin s'établit elle aussi à la Chambre de Commerce, la Caisse d'Epargne, rue du Président Wilson, la police au café de Paris. La préfecture était restée en Alsace. Elle s'était repliée à une quarantaine de kilomètres de Strasbourg. Mais à la préfecture de Dordogne, une délégation de son homologue du Bas-Rhin s'était installée dans la salle du Conseil Général.

L'hôpital civil fut transféré à Clairvivre. Et l'évêché à l'hospice Napoléon-Magne à Trélissac. Il n'en partira qu'en 1945...

A leur arrivée à Périgueux, les Strasbourgeois furent hébergés tout d'abord dans des établissements scolaires transformés en centres d'accueil : lycée Laure-Gatet, écoles du Centre et Lakanal, puis chez l'habitant.

Mais les réfugiés arrivaient toujours et les logements manquaient. Le 18 septembre, le maire lança un appel par voie de presse. Il demandait que tous les locaux disponibles soient mis à la disposition des Alsaciens. "Même une chambre vide a sa valeur" était-il précisé.

Une semaine plus tard, les services d'hébergement de la ville faisaient vérifier par des délégués les déclarations faites par les Périgourdins lors du recensement des locaux vacants. On recherchait les propriétaires absents de leur domicile et on réquisitionnait les logements vacants pour les Strasbourgeois. On aménagea la halle aux noix pour les réfugiés. On recrutait des charpentiers. On réalisa des baraquements. La préfecture de la Dordogne prévoyait la construction de maisons en bois avec double paroi et plafond destinées à abriter chacune cent personnes".

Deux mille paillasses étaient entreposées à l'école Lakanal. Mais on manquait de draps, de couvertures, de cuisinières de poêles à bois et à charbon...

Armand Gerber fut accueilli à Sourzac avec toute sa famille. "Nous avons vécu dans la grange à côté des vaches. J'étais jeune, ce n'était pas grave, mais ma mère et ma grand-mère en ont beaucoup souffert..."

Le cas n'était pas unique, loin de là. Et beaucoup de Strasbourgeois ont vécu dans l'inconfort le plus total. Ils souffrirent des conditions d'hébergement parce que le niveau de vie était nettement plus élevé en Alsace qu'en Périgord.

"On s'est retrouvé 150 ans en arrière" soupire Marie-Odile. "C'était le Moyen-Age" renchérit M. Gerber qui évoque avec une sorte de dégoût les W.C. au fond de la cour et les marmites noires qui bouillaient sur le feu...

Souvent même les rations étaient un peu justes. On arrivait difficilement à se procurer certains produits. A Périgueux, c'était le lait qui manquait.

"Des fermières l'amenaient avec un âne et une petite cariole. Mais nous étions les seuls réfugiés de la rue et nous avons eu du mal à nous en procurer. Ma tante a eu une idée. Chaque matin, elle donnait un sucre à l'ânesse de la fermière. Si bien que la bête s'arrêtait et la femme était obligée de vendre son lait" raconte M. Huber qui sourit au souvenir de cette anecdote...

"Les premiers contacts entre Strasbourgeois et Périgourdin n'allèrent pas sans heurts. A cela, une raison majeure : les réfugiés parlaient alsacien. Certains même, ne comprenaient pas un mot de français. Et pour cause : de 1871 à 1919, durant l'occupation allemande de l'Alsace-Lorraine, le français était banni des écoles.

"Sales boches". Des injures fusèrent. Les oreilles périgourdines étaient écorchées par ce parler aux consonnances germaniques. Etait-ce l'envahissement qui se dissimulait derrière la main tendue du réfugié ? Très vite, la situation devint préoccupante.

Dès les 8 et 9 septembre, on remit les choses au point. Des communiqués parurent dans la presse sous le titre "Les Français d'Alsace en Périgord". Tous les mots comptent.

En ces temps de guerre, on ne badinait pas avec le patriotisme. "Leurs coeurs ont toujours battu à l'unisson des nôtres" lisait-on dans "L'Avenir de la Dordogne". "Plusieurs de nos compatriotes qui ne comprenaient pas le dialecte alsacien parlé par les réfugiés de Strasbourg prétendent qu'ils parlent allemand. C'est une grave erreur : ils emploient seulement le dialecte alsacien."...

Périgourdin et Alsaciens finirent par s'entendre au propre comme au figuré. Peu à peu la barrière tomba : Charles Frey écrivit en avril 1940 : "On a vu sans grand heurt la langue d'Ya conquérir droit de cité dans ce vieux pays de langue d'Oc. Les Périgourdin ont d'ailleurs donné aux Alsaciens un très joli surnom. Ils les appellent quelquefois les Ya-Ya"...

A Périgueux, en ce mois d'octobre, on recensait les réfugiés. Ils devaient se présenter au foyer du théâtre par ordre alphabétique. Des lettres étaient attribuées à chaque jour de la semaine. Prudente, la mairie avait prévu deux journées pour les retardataires. Allaient-ils être touchés par l'information ?...

Le 7 octobre fut publiée la première nécrologie. Celle de M. Raymond Gundy, 74 ans "vieux Strasbourgeois" décédé d'une "longue et douloureuse maladie aggravée par les fatigues de l'évacuation".

Un projet, celui de faire renaître Radio-Strasbourg depuis le Périgord avorta. Les "dernières nouvelles d'Alsace" étaient imprimées au siège de la "Petite Gironde" à Bordeaux, "l'Alsacien" à celui de "l'Avenir de la Dordogne" qui pour sa part lançait en novembre un hebdomadaire du dimanche "Strasbourg en Périgord". Tout un programme.

Les banques strasbourgeoises avaient pignon sur rue et acquis droit de cité.

Mme Alice Walther, maître coiffeur à Strasbourg, informe qu'"elle travaille pour son compte dans le salon de Mme Roger Dumas, 9 rue Eguillerie". L'histoire ne dira pas si les deux coiffeuses se sont disputées les clientes. Mais il a fallu cohabiter.

Une charcuterie alsacienne, celle de M. Lobstein, s'installa au 66 de la rue Louis Blanc. "Vous y trouverez toutes les spécialités de Strasbourg".

Place Saint Silain, c'est un restaurant qui ouvre ses portes, "A la cigogne d'Alsace". Il était tenu par M. Fabian, un ancien grainetier qui s'était reconverti. On y servait, à jour fixe, "Le Pot-au-feu à l'alsacienne", la "crépinette truffée aux épinards", le "baeckaoeffe à la cigogne" et la choucroute. Et pour être bien sûr que ses clients strasbourgeois ne se perdraient pas en route, M. Fabian avait fait imprimer des cartons publicitaires avec un plan et des flèches.

De leur côté, les Alsaciens goûtaient à la cuisine périgourdine et se prenaient à l'apprécier. "Nous avons été surpris par les menus. Ici, il y avait des hors d'oeuvre, une entrée, une viande. Chez nous, on ne connaissait que le plat unique. Ce fut une grande découverte pour les Alsaciens" raconte M. Huber qui fut également très étonné par le beurre en motte. "On ne connaissait que les plaques". On se donnait les bonnes adresses. M. Huber parle encore de la charcuterie Rilhac rue des Chaînes.

Pendant ce temps, à Sourzac, M. Gerber découvrait la cueillette des cèpes. Et même cuits dans les fameuses marmites noires, il les trouvait délicieux.

Autre bonne surprise pour les réfugiés. Le coût de la vie était beaucoup moins élevé en Périgord qu'en Alsace. "L'indemnité des réfugiés était de 10 francs par jour et par personne. Cela permettait de bien vivre".

Les associations elles aussi s'installaient dans le provisoire. Depuis les Amis du Zoo de Strasbourg aux Cheminots de Bischheim en passant par les scouts. Un foyer alsacien ouvrit 75 bis, rue de Bordeaux.

L'orchestre de Strasbourg donna des représentations. Il anima la messe des Alsaciens le dimanche matin et l'office protestant l'après-midi. Et au cinéma Palace, on jouait "Le Roman de Werther" d'après Goethe avec Pierre-Richard Willm et Annie Vernay, "entièrement tourné en Alsace et dans les Vosges".

Durant tout cet hiver 1939/1940, on achemina par chemin de fer quatorze mille Malles vers le Périgord. Elles contenaient du mobilier ou des vêtements pour des Particuliers. Mais aussi des documents officiels. Trois transports d'archives ont eu lieu : celles de la ville et du musée. On les entreposa dans la crypte de la cathédrale Saint Front... Quinze mille livres furent expédiés de la bibliothèque de Strasbourg à celle de Périgueux.

La municipalité conduite par M. Félix Gadeau, reçut officiellement les membres du Conseil Municipal alsacien. Ce dernier se réunit d'ailleurs à deux reprises à Périgueux.

Les Strasbourgeois firent leur grande entrée dans la ville officielle périgourdine. Le 22 octobre 1939, on donna au stade son nom de Roger Dantou, ancien président de la Fédération française de rugby. Marcel-Edmond Naegelen, Félix Gadeau et le préfet Marcel Jacquier présidaient les cérémonies. On fit disputer un match de football avec des joueurs professionnels de Strasbourg. Et pour Noël, on planta en ville un grand sapin. On en distribua aux réfugiés pour leur permettre de passer les fêtes comme chez eux.

En juin 1940, c'était l'armistice, huit mois après le repli. L'évacuation des zones frontalières avait perdu sa raison d'être. La plupart des Strasbourgeois rentrèrent chez eux entre juillet et octobre 1940. Pourtant, trente mille restèrent en Dordogne : en premier lieu tous ceux qui avaient de bonnes raisons restèrent en Périgord jusqu'à la fin de la guerre. Des jeunes gens et jeunes filles qui avaient trouvé du travail ou s'étaient mariés sur place ne repartirent pas. Ce fut le cas de M. Gerber. Pour Marie-Odile Metzger, la situation fut simple : elle entra dans les ordres.

Quant à M. Huber, il retourna dans son pays. Il revint en Dordogne tous les ans en vacances. Il attendit d'être à la retraite pour s'y fixer définitivement.

Mais personne n'oublia. Ni les Périgourdiens, ni les Strasbourgeois. "Ils ont surtout apprécié la Dordogne lorsqu'ils sont rentrés chez eux" déclara M. Huber.

On oublia alors l'inconfort, l'eau froide et les paillasses qui étaient peu de chose face à la réalité politique du moment. On effaça de sa mémoire les mauvais souvenirs pour ne plus garder que les bons.

Et finalement, par delà les épreuves, des liens s'étaient tissés entre le Périgord et l'Alsace. Souvent même individuels. En l'espace de quelques mois, une grande amitié était née.

#### OPTIMISME

Etre optimiste, ne veut pas dire "attendre, se contenter de ce qui est en appelant des jours meilleurs, faire le gros dos jusqu'après l'orage, se tenir derrière sa muraille en se disant qu'elle est trop haute pour être franchie par les voleurs, ne rien entendre, ne rien voir, ne rien dire" (cette fameuse guenon qui ne pleure, ni ne rit, ni est sérieuse...). C'est croire que dans le monde existe le bien, le bon, le beau ; que tout être et toute chose ont leur utilité ; qu'il vaut mieux aimer son compagnon que de le dépouiller et de l'abandonner tout nu sur la route ; que l'action est préférable à la parole (aide-toi et le ciel t'aidera...).

AUTO-DEFENSE

De nombreuses associations d'anciens combattants ont pris des motions contre la violence et en particulier en ce qui concerne la sécurité du citoyen. En général l'on n'admet pas que "l'individu exerce sa propre justice, car à l'évidence, la justice individuelle ou la justice de groupe ouvrent la porte à tous les excès et le remède apparent est rapidement pire que le mal."

En principe aussi, la plupart sont attachés à la règle de la légitime défense maîtrisée avec sang-froid, cependant que la protection du citoyen passe, dans les pays respectueux du droit de l'homme, par "une police dont l'action procède des lois et par une justice impartiale qui émane de la séparation des pouvoirs"... Il faut donc des policiers de haut niveau, que la justice soit impartiale et sereine et que la peine infligée au délinquant intégralement purgée.

"De grâce, que l'on ne nous rabatte pas les oreilles avec le "pauvre assassin victime de la société" ... toute démission, tout laxisme, toute complaisance envers ceux qui se mettent en marge des lois peut conduire à partir d'une peur collective à un régime d'autorité" dont nous n'avons que faire, nos camarades étant morts au combat pour délivrer la France de cette oppression contraire à la liberté. (Réf. Le Déporté N° 353-II-80)

LE PROCES DE COLOGNE

Il s'agissait de juger des responsables de la déportation de plus de 50.000 (cinquante mille) israélites français entre 1942 et 1944. "Pour la première fois un tribunal allemand a su rejeter son complexe nazi et a, en toute indépendance, prononcé son jugement... Ce procès entrera dans l'Histoire ; la jeune république allemande vient de se libérer de son entité nazie... se débarrasse de plus en plus des souvenirs que les nazis ont laissés chez elle... Ces jeunes allemands nous ont démontré qu'ils agissaient en magistrats irréprochables tant au cours des débats que par leur verdict... Avertissement pour tous les criminels"... Les pourvoyeurs de la mort ont été jugés et condamnés dans leur pays d'origine par leurs propres concitoyens"... (Réf. R. Teysandier - FNDIR)

CONJONCTURE INTERNATIONALE

La conjoncture internationale est préoccupante. Les mesures de rétorsion tentent de juguler l'hégémonie universelle qui engendre la peur, réflexe négatif ne résolvant rien, et l'inquiétude, vertu positive salutaire. Ce réveil tardif a été provoqué par des arrestations, entre autre d'hommes illustres courageux et dignes comme tous ceux dont on ignore le nom.

La paix tremble sur son piédestal. Cela nous concerne tous. Nous ne pouvons pas nous retrancher derrière la pirouette intellectuelle . une amicale ne fait pas de politique. De la politique dont il s'agit aujourd'hui dépend notre liberté et notre vie. Soyons-en conscients et participons à sauvegarder la paix en restant unis derrière notre drapeau tricolore : les valeurs de 1944 sont celles de 1980.

N'avons-nous pas "trop souffert pour envisager dans l'indifférence la perspective de malheurs terrifiants qui ont laissé sur notre sensibilité des meurtrissures indélébiles" ? Que notre action protège nos enfants des bombes, des humiliations, des souffrances, des martyrs, auxquels nous avons survécu ! Que la vie de nos camarades et des milliers que nous n'avons pas connus, n'ait pas été sacrifié pour rien !

\* \* \*

LA SUITE DU TEXTE "D'ISLE EN ILL..." PARAITRA ULTERIEUREMENT